

A. Adam, *l'Age classique, t.1., 1624-1660*. Paris, Arthaud, Coll.  
Cl. Pichois, 1968, 367 p., 66 héliogravures

Bernard Beugnot

Volume 2, numéro 2, août 1969

Le roman canadien (1945-1960)

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/500081ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/500081ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (imprimé)

1708-9069 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Beugnot, B. (1969). Compte rendu de [A. Adam, *l'Age classique, t.1., 1624-1660*. Paris, Arthaud, Coll. Cl. Pichois, 1968, 367 p., 66 héliogravures]. *Études littéraires*, 2(2), 243–245. <https://doi.org/10.7202/500081ar>

Tous droits réservés © Département des littératures de l'Université Laval, 1969

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

substantielle étude de la langue et du style, qui parachève cette thèse de valeur. On regrette de ne pouvoir en rendre compte ici pour mieux comprendre cette puissante personnalité tout imprégnée de l'esprit de la Renaissance. « Raleigh est, de tous les grands Élisabéthains, le plus italien par les conceptions et par la culture. » On ne pourra plus désormais s'occuper de Raleigh sans faire référence à cette magistrale étude.

R. DAVRIL

Université de Nice

□ □ □

A. ADAM, *L'Âge classique, t.1., 1624-1660* Paris, Arthaud, Coll. « Littérature française », dirigée par Cl. Pichois, 1968, 367 p., 66 héliogravures.

A. Adam inaugure ici une nouvelle histoire de la littérature française qui doit comporter quatorze volumes. Inspirée jusque dans sa présentation de la collection *les Grandes Civilisations* publiée par le même éditeur, celle-ci se propose également d'offrir des ouvrages de lecture agréable qui soient en même temps des synthèses solides avec de larges vues d'ensemble et un contact aussi direct que possible avec les documents originaux. C'est pourquoi l'illustration tient une place importante : elle donne un visage aux écrivains les plus représentatifs, initie à l'histoire du livre imprimé et de la gravure, reflète d'une civilisation, fait revivre les personnages et les décors de théâtre. De brèves notices, en général documentaires, quelquefois interprétatives permettent, sans avoir la richesse ni la force sugges-

tive de celles de P. Chaunu dans *la Civilisation de l'Europe classique*, d'intégrer l'image au texte, que la qualité typographique est déjà une séduisante invitation à lire<sup>1</sup>.

Dans ce premier tome de l'« âge classique » qui n'est encore par bien des côtés que l'âge baroque et précieux, A. Adam a réuni, de la prise de pouvoir de Richelieu aux débuts du règne personnel de Louis XIV, tous les éléments propres à faire un livre de solide initiation et un instrument de travail : un tableau des « circonstances » politiques, sociales et religieuses, un panorama du « mouvement des lettres », une anthologie, trois monographies consacrées aux « grand écrivains » (Descartes, Corneille, Pascal), un dictionnaire des auteurs, une bibliographie et un tableau synoptique. Sans nuire à la fermeté du dessin et à la netteté des lignes, cette diversité fait de cette histoire à la fois un bilan et un point de départ vers des lectures plus approfondies. Mieux averti que quiconque de l'état des questions, A. Adam était sans doute un des mieux placés pour broser une synthèse qui mit en place les composants multiples d'une époque littéraire sans alourdir le texte. Les lignes sinueuses des premiers volumes de son *Histoire de la littérature française au XVII<sup>e</sup> siècle* sont ici, sans démarquage, plus brièvement et fort heureusement rassemblées et la méthode historique vigoureusement affirmée (pp. 9, 20, 21 à propos des liens entre la politique et la littérature ; ou encore, p. 275, à propos de Pascal : « Son œuvre ne prend tout son sens que si nous la replaçons dans ce moment de l'histoire ») sait se doubler d'une sensibilité accueillante à ce qui constitue une vision originale (p. 126 sq : le baroque) ou d'une interprétation en profondeur de formes littéraires démodées dont la signification pourrait échapper à la

<sup>1</sup> Nous n'avons relevé que deux coquilles : p. 152 l. 21-22 : « on comme comprendra à quel point... » ; p. 188, note 3, « Tuberon » pour « Tubero ».

conscience moderne (p. 90 : le burlesque ; pp. 117-121, 131-136 : les tentatives poétiques).

Les milieux, les courants et leurs conflits passent tour à tour sous une plume alerte qui ne dédaigne pas la polémique (pp. 46, 58)<sup>2</sup> et qui parvient à donner vie à toute cette période dont l'unité se manifeste finalement dans une recherche de formes nouvelles et dans une constante querelle des anciens et des modernes : « L'idée si généralement répandue que notre littérature classique est une orthodoxie qui s'identifie à la grande tradition gréco-latine, cette idée méconnaît les oppositions, les conflits de tendances et de formes contraires, qui ont donné précisément à nos chefs-d'œuvre leur magnifique caractère de tension intérieure, et leur valeur de créations originales » (p. 95). Il arrive de souhaiter çà et là une précision de source (« Un chroniqueur, un contemporain nous apprend... ») ou de date (Les *Dialogues* de La Mothe le Vayer sont de 1630-1631 (pp. 71 et 241), mais les volumes imprimés portent les fausses dates de 1604 et 1606 que retiennent les bibliographies et les catalogues de bibliothèque ; il y a là pour ceux qui ne se reporteraient pas à la thèse complémentaire de R. Pintard une source de confusion), parfois une nuance (Chapelain met bien Ronsard au-dessus de tous les modernes (pp. 98 et 110), mais ne pas rappeler les réserves dont il assortit cet éloge fausse un peu les perspectives) ; l'information n'en est pas moins d'une façon générale assez sûre : nous ne l'avons prise en défaut que

sur deux points de détail concernant les entretiens de Guez de Balzac<sup>3</sup>.

Les sections documentaires confèrent à cette synthèse son caractère ouvert en permettant de pousser plus loin la recherche ; comme toute sélection, celle-ci a sa part d'arbitraire. Disons que dans l'anthologie nous aurions systématiquement écarté les textes trop connus ou déjà cités par M. Allem et J. Rousset, que dans le dictionnaire des auteurs nous aurions complété ou modernisé plusieurs notices en citant par exemple l'édition des *Illustres Fous* de Ch. Beys (J. Hopkins, 1942), la monographie de R. Kerviler sur N. Bourbon parue en 1877 ou la *Correspondance* du P. Surin brillamment éditée dans la « Bibliothèque européenne », en ne limitant pas les références sur Rotrou à la biographie ancienne de H. Chardon sans mentionner les travaux plus récents et plus riches de Orlando, Knutson ou J. Morel. De même nous aurions développé l'aspect critique de la bibliographie afin de guider plus encore le lecteur cultivé ou l'étudiant qui devraient savoir quels services attendre des bibliographies de Cabeau ou de Cioranescu (p. 329), connaître les faiblesses de la thèse de Magendie dans laquelle ils risquent de s'égarer (p. 331-331) ou celles du livre de Fukui (p. 334) qui n'est pas, à notre sens, quelle que soit l'ampleur des dépouillements effectués, aussi excellent que le dit A. Adam, pas plus que le répertoire

<sup>2</sup> Cela conduit parfois à des affirmations qui nous semblent forcées ; ainsi p. 109 « À aucun moment les critiques du XVII<sup>e</sup> siècle n'ont soupçonné d'opposition entre l'art de plaire et les règles ». Sans parler de textes plus tardifs de Méré, Molière ou Denis Dodart, cette opposition commence à se manifester dans les pages critiques de Corneille.

<sup>3</sup> L'entretien XXXI dont le témoignage est cité p. 96 n'est pas de 1615-1620, mais postérieur à 1650 comme le notait déjà R. Lebègue (*Ronsard Hatier*, 1961, p. 122) et vraisemblablement de 1652-1653. De même l'entretien XXXIX donné comme composé en 1644 par une confusion avec l'édition des *Oeuvres diverses* est en fait écrit entre la fin de 1651 et le début de 1653. Les raisons en seront données dans notre édition critique des *Entretiens* qui doit paraître à la S. T. F. M.

bibliographique de R. C. Williams (p. 335) ne mérite une confiance absolue. Sans prendre des dimensions plus vastes, mais en tendant ainsi vers l'état de question, cette bibliographie eût rendu, au débutant surtout, des services plus précieux encore. Il reste, hors de l'attrait de sa présentation, que le livre de A. Adam est actuellement sur cette période la meilleure synthèse, solide et rapide à la fois, dont nous disposons. Au moment où tant de travaux remettent en cause les vues traditionnelles et nous font découvrir un nouveau XVII<sup>e</sup> siècle, elle vient à son heure pour faire le point.

Bernard BEUGNOT

Université de Montréal

□ □ □

François VAN LAERE, Jean-Jacques Rousseau. **Du phantasme à l'écriture. Les Révélations du « Lévite d'Éphraïm »**, Paris, Minard, Archives des lettres modernes, 81, 1967, 70 p. ; **Une lecture du temps dans la « Nouvelle Héloïse »**, Neuchâtel, La Baconnière, coll. « Langages », 1968, 230 p.

Le 9 juin 1762, l'auteur d'*Émile*, décrété de prise de corps, victime, à ce qu'il croit, d'un complot quasi universel où trempent ses amis et ses ennemis (comment les distinguer ?), les ennemis de Jean-Jacques Rousseau et ceux de la vérité (ne sont-ce pas les mêmes ?), s'enfuit de Montmorency vers la Suisse. Grâce à un « rétablissement » psychologique (le mot est de M. van Laere) dont il ne cessera de s'émerveiller, il emploie les jours suivants, malgré les cahots de la chaise de poste, non pas à ruminer ses malheurs et la perfidie des méchants, mais à composer tran-

quillement, à partir d'un récit pourtant « atroce » de la Bible, que les circonstances viennent d'imprimer dans sa mémoire, une idylle « à la manière de Gesner », où règne « une douceur de mœurs [...] attendrissante <sup>1</sup> ». Dans son petit ouvrage sur *le Lévite d'Éphraïm*, M. van Laere s'est donné pour tâche d'élucider ce paradoxe, d'examiner si le témoignage des *Confessions* (complété par les deux projets de préface du *Lévite*) est psychologiquement plausible, et de dégager ce que l'épisode et l'œuvrette peuvent nous apprendre sur les sentiments profonds de Rousseau.

Il reviendrait au psychanalyste d'apprécier le résultat de cette entreprise. S'il est permis à un dilettante d'émettre un avis, nous dirons que le projet nous semble avoir été exécuté avec la plus grande finesse et avec un mélange fort bien dosé de hardiesse et de réserve dans l'analyse.

Partant de la notion de projection, qui permet de considérer l'œuvre fictive comme un témoignage valable sur le psychisme de celui qui l'invente <sup>2</sup>, et des principes freudiens sur la liaison de l'angoisse et de la sexualité, M. van Laere, à mesure qu'il progresse dans l'analyse des situations et des personnages, nous livre une foule d'observations judicieuses, qu'il est impossible de signaler toutes ici. Il prend pour fil conducteur l'identification manifeste de l'auteur à son vertueux héros — identification qui subit un brusque retournement lorsque nous découvrons (pp. 32-33) que Jean-Jacques se retrouve d'une façon tout aussi irrécusable dans les adversaires du Lévite, dans

<sup>1</sup> *Confessions*, livre XI. *Œuvres complètes*, éd. Gagnebin-Raymond, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, t. I, 1959, p. 586.

<sup>2</sup> « [...] l'imaginaire utilise les sédiments du psychisme », p. 4.